



HAL
open science

Les enjeux de la traduction dans les périodiques artistiques et littéraires fin-de-siècle

Alexia Kalantzis

► **To cite this version:**

Alexia Kalantzis. Les enjeux de la traduction dans les périodiques artistiques et littéraires fin-de-siècle. *Ecrivains et artistes italiens dans les revues de langue française (1880-1940)*, Nov 2017, Paris, France. hal-01931338

HAL Id: hal-01931338

<https://hal.science/hal-01931338>

Submitted on 22 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les enjeux de la traduction dans les périodiques artistiques et littéraires fin-de-siècle

Dans les années 1880, Édouard Rod s'intéresse à la littérature italienne contemporaine. Il fait de nombreux voyages en Italie, rencontre Giovanni Verga, Federico De Roberto, Antonio Fogazzaro, Luigi Capuana, Matilde Serao, Grazia Deledda¹. En août 1884, il publie dans *La Revue Indépendante* « Le vérisme et les conteurs italiens ». Il amorce ainsi un mouvement de regain d'intérêt pour la littérature italienne contemporaine qui s'était quelque peu essoufflé au cours du 19^e siècle, d'autant plus que le mouvement symboliste s'intéresse davantage aux littératures slaves et germaniques qu'aux littératures latines. Édouard Rod multiplie les articles sur la littérature italienne dans les différentes revues et journaux de l'époque, *La Revue indépendante*, mais aussi *La Revue contemporaine*, ou *Le Journal des débats*. Certains périodiques comme la *Revue du Monde latin* ou *La Nouvelle Revue* se montrent particulièrement attentifs à la littérature italienne, et plus généralement à la littérature étrangère. Blaise Wilfert différencie les revues académiques et les petites revues, qui auraient un rôle avant tout informatif². La circulation des textes par la traduction resterait l'apanage des grandes revues qui ont les moyens de payer des droits d'auteur de plus en plus protégés au cours du siècle, depuis la création de la société des gens de lettres en 1838, celle de l'association littéraire et artistique internationale en 1885, et la convention de Berne en 1886³ qui assure un droit exclusif de traduction pendant dix ans à partir de la première publication. La littérature italienne contemporaine serait donc avant tout traduite dans les grandes revues : le premier roman de D'Annunzio traduit en France, *L'Intrus*, paraît dans le journal *Le Temps* en 1892, suivi par *Triomphe de la mort* et *Les Vierges aux Rochers* dans la *Revue des deux Mondes*, dans laquelle paraissent également des textes de Matilde Serao. *La Revue bleue* publie des récits d'Antonio Fogazzaro, Giovanni Verga est traduit dans *Le Temps*. Pourtant, Blaise Wilfert, dans son analyse des traductions de Gabriele D'Annunzio par Georges Hérelle, a montré les limites de l'importation littéraire dans ce qu'il appelle le « pôle académique »⁴ : les textes de l'écrivain italien sont largement retouchés et coupés sous prétexte de les adapter au goût français. De fait, l'œuvre de D'Annunzio aurait plus naturellement trouvé sa place dans les pages des petites revues, ou

¹ Voir Jean-Jacques Marchand, *Édouard Rod et les écrivains italiens, Correspondance inédite avec S. Aleramo, L. Capuana, G. Cena, G. Deledda, A. Fogazzaro et G. Verga*, Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres XXIII, Genève, Librairie Droz, 1980.

² Blaise Wilfert-Portal, « Au temps du « cosmopolitisme » ? Les revues parisiennes et la littérature étrangère 1890-1900 », dans *L'Europe des revues II*, dir. Hélène Védrine et Evangelia Stead, PUPS, 2018, p. 261-264.

³ Voir *Histoire des traductions en langue française au XIX^e siècle, 1815-1914*, dir. Yves Chevrel et Christine Lombec, Verdier, 2012, p. 107-109.

⁴ Blaise Wilfert-Portal et Thomas Loué, « D'Annunzio à l'usage des français. La traduction comme censure informelle (fin du XIX^e siècle) », *Ethnologie française*, Janvier 1, 2006, p. 101-110.

« pôle de production restreinte ». Malgré le manque de moyens, ces périodiques artistiques et littéraires jouent un rôle important dans la diffusion de la littérature étrangère en France et la traduction est bien présente, quoique de façon moins systématique, dans leurs pages. Dans leur traitement de la littérature étrangère, les revues apparaissent comme « avant-gardistes ». Elles s'appuient sur un important réseau de traducteurs, dont l'objectif n'est pas, contrairement à celui des revues académiques, l'adaptation au goût français.

1. Une vision *avant-gardiste* de la littérature italienne : temporalité et réseaux

L'un des objectifs des jeunes revues est de suivre au plus près les évolutions les plus actuelles de la littérature contemporaine, en France, mais aussi à l'étranger. C'est l'objet des chroniques consacrées aux diverses zones géographiques qui se multiplient dans les années 1890 dans des revues comme le *Mercure de France* ou *La Revue blanche*. L'enjeu n'est pas seulement informatif. Les petites revues appliquent à la littérature étrangère les mêmes critères qu'à la littérature française, et la notion de « jeunesse », fondamentale pour ces périodiques que l'on appelle aussi « jeunes revues » ou « revues de jeunes » est très souvent évoquée, dans le domaine italien notamment. Vittorio Pica, dans *La Revue Indépendante*, parle des « jeunes poètes » qui semblent dignes d'être signalés aux étrangers⁵, Victor Barrucand accuse les critiques français d'avoir négligé Carducci parce que considéré comme « trop jeune »⁶. Il s'agit donc de faire découvrir au public français des auteurs qui n'ont pas, ou pas encore, leur place dans les grandes revues, soit parce qu'elles ne les connaissent pas, soit parce qu'elles les considèrent comme des écrivains dont la valeur ne serait pas assez reconnue. La temporalité et la valeur sont donc au cœur du processus de l'importation littéraire, pour reprendre l'expression de Blaise Wilfert.

Temporalité

« Voici, par une note trop courte, M. D'Annunzio pour la première fois annoncé en France », écrit Remy de Gourmont dans le *Mercure de France* en 1893⁷. Il se trompe, volontairement ou non, puisque Vittorio Pica en parlait déjà dans *La Revue Indépendante* en 1887 et Lotty Millio dans la *Revue du monde latin* dès 1886. Mais cela montre bien l'ambition de ces jeunes revues : suivre au plus près les évolutions littéraires, et être donc *avant-gardiste* dans la découverte des talents étrangers. Le cas de D'Annunzio est particulièrement intéressant puisque, s'il acquiert une

⁵ Vittorio Pica, « Chronique littéraire italienne », *La Revue Indépendante*, mars 1887, p. 356.

⁶ Victor Barrucand, « Les lettres étrangères », *La Revue blanche*, mars 1894, p. 271.

⁷ Remy de Gourmont, « Littérature italienne. Note sur Gabriele D'Annunzio », *Mercure de France*, avril 1893, p. 376.

reconnaissance dans les pages des grandes revues qui en publient les traductions intégrales, il est néanmoins toujours cité et signalé avant par les jeunes revues qui, certes, n'en traduisent que des extraits, mais des extraits qui apportent un éclairage non négligeable sur l'œuvre de l'écrivain. En 1886, Vittorio Pica cite ainsi D'Annunzio dans un article sur « La poésie en Italie »⁸. Il y traduit des extraits de *Canto nuovo*, paru en Italie en 1882 chez Sommaruga. Or il faudra attendre 1912 avec l'anthologie proposée par George Hérèlle chez Calmann-Lévy pour que cette poésie soit connue en France. En 1890, toujours dans *La Revue indépendante*, Pica propose à nouveau la traduction de quelques poèmes de l'écrivain italien tirés de volumes plus récents, *L'Intermezzo di rime*⁹ et *l'Isottèo*¹⁰. Dans *La Revue blanche*, Victor Barrucand suit également attentivement l'actualité de D'Annunzio et propose des extraits de traduction avant la *Revue des deux Mondes*. En août 1894, il traduit intégralement la préface de *Triomphe de la mort*, véritable « manifeste d'art » dédié à Francesco Paolo Michetti :

Rien n'intéressant plus le mouvement littéraire en Italie que les idées de M. G. d'Annunzio, nous pensons que les lecteurs de la *revue blanche* nous sauront gré de leur en offrir une traduction.¹¹

La traduction par George Hérèlle de *Triomphe de la mort* paraîtra à partir du 1^{er} juin 1895 dans la *Revue des deux Mondes*, sans la préface¹². De même, dès janvier 1896, Victor Barrucand propose des extraits des *Vierges aux rochers* qui commencent à paraître dans la traduction d'Hérèlle dans la *Revue des deux mondes* à partir du 1^{er} septembre 1896. Le cas de D'Annunzio est cependant particulier. Tout d'abord, il aurait davantage trouvé sa place dans les pages des petites revues. Les traductions d'Hérèlle, sous le prétexte de l'adaptation au goût du public français, dénaturent les textes originaux et provoquent la colère de l'écrivain italien. De plus, peut-être en partie en raison de sa récupération par les grandes revues académiques, dans les années 1900, D'Annunzio devient pour les petites revues, et notamment le *Mercur de France*, le symbole d'une littérature dépassée qui n'est plus représentative de la modernité italienne. L'enjeu des rubriques de littérature étrangère est important à la fois pour les revues françaises et pour l'étranger. Dans le cas du *Mercur de France*, qui jouit d'une reconnaissance européenne et qui est très lu dans les autres pays, elles sont autant d'instruments pour le rayonnement international des littératures, rayonnement qui se construit autour de certaines figures clé liées à la modernité littéraire. Le choix des responsables de rubrique est ainsi fondamental : ce sont eux qui construisent l'image et

⁸ Vittorio Pica, « Chronique littéraire italienne. La poésie en Italie », *La Revue Indépendante*, mars 1887, p. 356.

⁹ Gabriele D'Annunzio, *Intermezzo di rime*, Rome, Sommaruga, 1884.

¹⁰ Gabriele D'Annunzio, *Isottèo*, Milan, Treves, 1890.

¹¹ Victor Barrucand, « Les lettres italiennes. Une préface de M. Gabriel D'Annunzio », *La Revue Blanche*, août 1894, p.165.

¹² La préface n'apparaît pas non plus dans le volume qui paraît en 1896 chez Calmann Lévy.

les valeurs du pays. Le remplacement de Ricciotto Canudo – grand admirateur de D'Annunzio auquel il consacre de nombreuses « Lettres italiennes » – au *Mercure de France* va dans ce sens. Dans les années 1910, il n'est plus considéré comme un passeur de la modernité italienne. C'est Remy de Gourmont, grâce à son réseau, qui donne l'impulsion au changement de chroniqueur : en 1913, Giovanni Papini, jeune auteur florentin, succède à Canudo¹³. Le réseau est donc déterminant dans l'importation de littérature étrangère.

Réseaux

Dans les années 1900, d'autres auteurs italiens s'imposent dans les pages des petites revues françaises, principalement à partir de deux axes : un axe Milan-Paris autour de Marinetti et de la revue *Poesia*, et un axe Florence-Paris autour de Giovanni Papini et Ardengo Soffici. Ces deux réseaux, qui d'ailleurs sont eux-mêmes liés, ont comme point commun d'affirmer un positionnement avant-gardiste et de construire leur modernité à partir d'une expérience parisienne, tout en revendiquant un caractère national, voire régional dans le cas de Papini et Soffici. Les deux écrivains florentins ont séjourné à Paris et se sont liés avec l'avant-garde parisienne dans les années 1910. Papini rencontre Gourmont en 1906, Soffici plus tardivement, grâce à Hélène d'Oettingen. Soffici parle de la grande sympathie de l'écrivain français pour les jeunes auteurs italiens¹⁴. Quand Papini prend la plume dans le *Mercure de France* en octobre 1913, il affirme tout de suite un changement dans la teneur de la rubrique « Lettres italiennes » :

Je me dispense des préambules usuels. Je dirai seulement que le nouveau signataire de ces chroniques pourra, étant sur place, être vraiment renseigné sur les forces réelles et vivantes de la littérature italienne. [...] Il portera surtout son attention sur la littérature des jeunes – la seule, en ce moment, qui mérite l'honneur d'être connue et appréciée à l'étranger. La mort a pris beaucoup d'écrivains de la vieille génération (Carducci, Rapisardi, Fogazzaro, Pascoli, Graf, etc.) et ceux qui restent (Guerrini, Mazzoni, Marradi, etc.) ont tout à gagner de notre silence. La génération littéraire qui a succédé, les écrivains qui ont dépassé maintenant la quarantaine, sont, pour la plupart, des journalistes adroits et ambitieux [...].

Je ne parlerai pas de D'Annunzio, qui appartient, et pour bien des côtés, à cette génération dont j'ai parlé [...]. Les jeunes écrivains italiens sont très fâchés qu'à l'étranger on regarde encore cet exilé volontaire comme le représentant de l'esprit et de l'art italiens.¹⁵

¹³ Voir François Livi, « Modernité et avant-gardes : Papini chroniqueur au *Mercure de France* », dans *Italica. L'Italie littéraire de Dante à Eugenio Corti*, Genève, L'Âge d'Homme, 2012, p. 491-507.

¹⁴ « a proposito della sua grande simpatia per noi giovani scrittori italiani » : Ardengo Soffici, « Con Remy de Gourmont », *Ricordi di vita artistica e letteraria* [Florence, Vallecchi, 1942], *Opere VI*, Vallecchi, 1965, p. 143.

¹⁵ Papini, « Lettres italiennes », *Mercure de France*, octobre 1913, p. 860.

Papini oppose à ces écrivains « dépassés » les poètes dits crépusculaires, Guido Gozzano, Sergio Corazzini, Umberto Saba, et le groupe de la revue *La Voce*, avec Giuseppe Prezzolini, Ardengo Soffici, Piero Jahier, Giovanni Boine, Scipio Slataper. Mais dans les quelques chroniques – interrompues par la guerre – que Papini livre au *Mercurio*, il ne traduit pas. On peut d'ailleurs se demander si lui-même écrit directement en français – sans doute, puisqu'il le maîtrisait – ou s'il était traduit ou corrigé.

Papini, tout comme Soffici, sont eux-mêmes très peu traduits en France. Le 15 janvier 1907 paraît une traduction de l'une de ses nouvelles, « La Dernière Visite du Gentilhomme malade », par Julien Luchaire dans *La Revue*. La même année, en novembre, le *Mercurio de France* propose trois nouvelles traduites par Mme F. Luchaire-Dauriac et extraites de deux volumes récents, *Il Tragico quotidiano*¹⁶ et *Il Pilota cieco*¹⁷ : *Le démon m'a dit*, *Celui qui ne put pas aimer*, et *Deux images dans un bassin*. Il faudra attendre les années 1920 pour les premières publications en volume, sans lien avec le réseau des revues : *L'Histoire du Christ* et *Le Démon m'a dit* paraissent respectivement en 1922 et 1923 chez Payot dans une traduction de Paul-Henri Michel, *Le Crépuscule des philosophes* est traduit en 1922 par Juliette Bertrand chez E. Chiron. Soffici donne quelques textes aux revues françaises : dans *La Plume*, « Primavera florentine » en 1903, annoncé sous le pseudonyme de Soffici da Rignano (A.)¹⁸ et signé A. Soffici, et « Broderies vénitienne. Note de voyage » en 1904, traduction, ou auto-traduction, d'un extrait de *Giornale di brodo*. Dans le *Mercurio de France*, paraît « Le peintre Henri Rousseau » le 16 octobre 1910, traduction assez fidèle d'un article paru dans *La Voce* le 15 septembre de la même année. Le texte, sans mention de traducteur, figure dans la rubrique « La France jugée à l'étranger », tenue par Lucile Dubois, pseudonyme de Remy de Gourmont¹⁹. Une lettre du peintre russe Férat (pseudonyme de Serge Jastreboff) à Soffici souligne le rôle de Gourmont dans la publication de ce texte :

On a parlé de toi. C'est grâce à lui, sur sa demande, qu'on a traduit ton article sur Rousseau ; il a dit qu'il aimerait te connaître quand tu seras à Paris.²⁰

¹⁶ Giovanni Papini, *Il Tragico quotidiano*, Florence, Lumachi, 1906.

¹⁷ Giovanni Papini, *Il Pilota cieco*, Naples, Ricciardi, 1907.

¹⁸ *La Plume*, 15 février 1903, p. 260. La même année, en mars 1903, la revue propose deux reproductions de bois originaux de Soffici da Rignano (« Le petit Johannès » p. 251, et « Parc abandonné », p. 341).

¹⁹ L'article mentionne en note l'autre article de Soffici sur Medardo Russo paru dans la revue *L'Effort*, l'une des rares mentions du périodique de Poitiers dans les pages du *Mercurio* (p. 748).

²⁰ Lettre du 11 novembre 1910, lettre conservée dans les archives Soffici, citée par Jean-François Rodriguez dans « La réception en France de Soffici, écrivain d'art : l'année 1910 », *Studi francesi*, 116, anno XXXIX, fasc. II, maggio-agosto 1995, p. 261.

Une lettre de Prezzolini à Soffici nous donne quelques informations supplémentaires sur cette traduction. Il écrit le 29 septembre 1910 :

Inoltre ti annunzio che il « Mercure de France » fa tradurre a uno dell'Istituto Francese il tuo articolo su Rousseau per pubblicarlo. Io ho dato il permesso e spero d'aver fatto bene²¹.

Il pourrait s'agir de Julien Luchaire, qui contribue à la création de l'Institut français de Florence en 1907. Il a notamment traduit un texte de Papini dans *La Revue* en 1907, et sa femme est la traductrice des textes de Papini dans le *Mercur* en novembre 1907²². Le statut de la traduction pour les articles de revue est spécifique et les textes ne sont certainement pas soumis aux mêmes règles que les ouvrages édités.

L'article de Soffici est long, et il n'est pas anodin qu'il se dissimule dans une chronique journalistique plus anecdotique, d'ailleurs sans mention du traducteur. Prezzolini signale par ailleurs une traduction de l'article sur *l'Impressionnisme* dans la revue *L'Effort* en 1910, dans un numéro « italien » daté du 25 septembre, qui contient également une traduction d'un article de Papini et de Borgese parus dans *La Voce*²³. Mais en-dehors de ces quelques textes, son œuvre, encore aujourd'hui, ne connaît guère de traductions, pas même son Arthur Rimbaud paru aux éditions de *La Voce* en 1911.

C'est le plurilinguisme, plus que la traduction, qui fait sens pour ces auteurs qui maîtrisent le français et l'intègrent fréquemment dans leurs écrits dès leur plus jeune âge, comme le montrent le journal de Papini²⁴, ou le *Giornale di bordo* de Soffici²⁵. Soffici propose quelques poèmes en français dans *Lacerba* ou dans *La Voce*. L'utilisation de pseudonymes accentue cette vocation au plurilinguisme, par exemple Stéphane Cloud, utilisé dans *La Plume* en avril 1905, puis Stefan Cloud, avec lequel il signe aussi bien des articles en France qu'en Italie. Le plurilinguisme s'inscrit plus généralement dans l'espace des revues artistiques et littéraires par un va-et-vient régulier entre les langues et les pays. Dans *La Plume*, les responsables des rubriques de littérature italienne précisent fréquemment la ville d'où ils écrivent, Florence pour Ernest Tissot, Milan pour Ricciotto Canudo. De même, les ouvrages sont commentés indifféremment dans leur traduction

²¹ Prezzolini-Soffici, *Carteggio 1907-1918*, éd. Mario Richter, Rome, Storia e Letteratura, 1977, p. 132-133. Nous traduisons : « Je t'annonce par ailleurs que le "Mercure de France" fait traduire ton article sur Rousseau par quelqu'un de l'Institut français pour le publier. J'ai donné mon autorisation et j'espère que j'ai bien fait. »

²² Jean-François Rodriguez lance deux hypothèses sur les traducteurs : G. Padovani, qui traduit les textes dans *L'Effort*, ou encore Gourmont, qui maîtrisait la langue italienne.

²³ Voir Jean-François Rodriguez, *ibid.*, p. 257.

²⁴ Giovanni Papini, *Diario 1900 e pagine autoiografiche sparse (1894-1902)*, Florence, Vallecchi, 1981.

²⁵ Ardengo Soffici, *Giornale di bordo*, Florence, Libreria della Voce, 1915.

ou dans la langue originale : les titres sont signalés en italien ou dans une traduction spontanée. Prezzolini souligne ce phénomène dans une lettre à Soffici du 29 septembre 1910 :

Come vedi diventi celebre in Francia, scrivendo in Italia : accade come alle corde acustiche, che si rispondono se sono di tono eguale.²⁶

Cette circulation des textes et des langues contribue peut-être, plus encore que les traductions, à faire des revues un espace européen, ou du moins à créer un imaginaire européen des revues. Cependant, la traduction reste essentielle dans les faits, car, comme le précise Victor Barrucand, les écrivains italiens méritent plus que d'être indiqués : ils veulent être lus²⁷.

2. La traduction en revue : enjeux et spécificité

Traducteurs

Dans le corpus étudié et composé principalement du *Mercure de France*, de *La Revue blanche*, de *La Plume* et de *La Revue indépendante*, on peut distinguer deux types de traducteurs : les traducteurs de métier, universitaires, enseignants ou éditeurs, nettement minoritaires, et les écrivains et tenants des rubriques de littérature étrangère. Dans la première catégorie, on trouve un cas intéressant : celui de Julien Luchaire et sa femme Fernande Dauriac Luchaire, tous deux traducteurs, comme on l'a vu, de nouvelles de Papini. Normalien, agrégé et professeur de langue et littérature italienne à l'université de Grenoble depuis 1906, Julien Luchaire est le fondateur de l'Institut français de Florence le 9 novembre 1907. Sur le modèle du cabinet Vieusseux, il rêve d'« une maison, construite en pleine terre italienne, ouverte à la fois à nos jeunes Français et à leurs pareils Italiens, où ils travailleraient ensemble, se connaîtraient, nourriraient entre eux des liens qui s'étendraient aux familles, à la société de la ville. [...] Dans la maison que je rêvais on enseignerait, français aux Italiens, italien aux Français ; chacun apporterait au voisin sa propre langue, et la pensée de son pays. De cette collaboration naîtrait une meilleure compréhension mutuelle. »²⁸ Dans les années 1907, Julien Luchaire est proche de Giovanni Papini, Giuseppe Prezzolini et Gaetano Salvemini, second mari de son ex-femme Fernande Dauriac après leur séparation. Julien Luchaire est l'un des premiers à introduire Papini en France, justement dans les

²⁶ Lettre de Prezzolini à Soffici datée du 29 septembre 1910, citée par J.-F. Rodriguez, art. cit., p. 264. Nous traduisons : « Comme tu peux le voir tu deviens célèbre en France, en écrivant en Italie : cela arrive comme aux cordes acoustiques, qui se répondent si elles sont de tonalité égale. »

²⁷ Victor Barrucand, « Les lettres étrangères », *La Revue Blanche*, mars 1894, p. 272.

²⁸ Julien Luchaire, *Confession d'un français moyen*, Florence, L.S. Olschki, 1965, p. 150.

pages des périodiques. Le 15 janvier 1907, il lui consacre un article dans *La Revue* qui précède sa traduction de « La Dernière Visite du Gentilhomme malade », [L'ultima visita del gentiluomo malato] tiré du recueil *Il Tragico quotidiano* paru en 1906. Il traduira en 1953 *Le Livre noir* chez Flammarion. C'est l'un des rares cas dans lequel un représentant de l'institution se mêle au milieu des jeunes revues. On peut opposer cette figure à celle de Nelly Carrère, qui signe également Mme Charles Laurent, Jean Darcy et Henriette, plus journalistique. Elle traduit des textes de Giovanni Verga ou de Matilde Serao dans *Le Temps* ou dans *La Revue blanche*. Ces textes, comme ceux de Julien Luchaire et de Fernande Dauriac, trouvent leur place dans la partie littérature de la revue, et non dans la partie chroniques, avec une mention claire du traducteur. Ses traductions de Verga et de Serao paraissent d'ailleurs en volume, chez Albin Michel ou chez Plon. Son profil diffère cependant de celui du directeur de l'Institut Français de Florence. Romancière et traductrice, elle est aussi journaliste. Ses liens avec l'Italie passent principalement par Naples. Elle y dirige le journal *Regina*. Avec son mari Jean Carrère, correspondant du *Temps* en Italie, elle collabore régulièrement à *Il Mattino*, et en France, au *Figaro*, avec des chroniques régulières signées Henriette. Son activité de traductrice est prolifique et multilingue.

À côté de ces traducteurs reconnus travaillent ceux que l'on pourrait appeler les traducteurs de l'ombre, qui traduisent de façon fragmentaire des extraits plus ou moins longs de textes en les intégrant à leur chronique informative. Il s'agit des collaborateurs réguliers des revues, souvent eux-mêmes écrivains, déjà cités : Victor Barrucand, écrivain et critique proche de Félix Fénéon, n'est pas traducteur. Pourtant, très actif dans les pages de *La Revue blanche*, il traduit de nombreux extraits au fil de ses « Lettres italiennes », Giosuè Carducci, D'Annunzio, les poésies d'Adda Negri, une lettre de Giuseppe Mazzini, ou des extraits de « Contre le parlementarisme » de Scipion Sighele. Vittorio Pica dans *La Revue indépendante* propose des poésies de D'Annunzio, mais aussi d'Emilio Praga, d'Iginio Ugo Farchetti, de Guerrini, de Carducci, de la princesse Lara, de G. A. Cesareo. Ces deux chroniqueurs sont particulièrement prolifiques et traduisent abondamment au fil de leur présentation des écrivains italiens. Vittorio Pica, critique littéraire et critique d'art, fondateur de la revue *Emporium* à Bergame, traducteur du français à l'italien (il traduit d'ailleurs un certain nombre de textes de Gourmont qui paraissent dans les revues italiennes) bien que souvent cité dans les revues parisiennes de la fin-de-siècle, n'est lui-même pas traduit en France. En janvier 1899, lorsqu'A. Demeure de Beaumont présente la revue *Emporium* aux lecteurs de *La Plume*, il mentionne Vittorio Pica, « écrivain bien connu des lecteurs de *La Plume* ». Il souligne l'ouverture de la revue, « parmi les premières revues européennes », aux

artistes étrangers, exemple que devraient imiter bien des revues françaises pour lesquelles « *il n'y a que nous* »²⁹.

Traductions

La question de la traduction, régulièrement discutée au cours du XIX^e siècle, est aussi présente dans les pages des périodiques de l'entre-deux-siècles, autour de deux grandes problématiques : la fidélité de la traduction et la question de la spécificité nationale et de l'adaptation au public. Dans un article paru dans *La Plume* le 15 juin 1901, Léon Bazalgette reprend le cliché du *traduttore traditore*. Il y affirme la nécessité de la traduction qui permet de lutter contre un « absurde nationalisme littéraire », mais il en souligne aussi les limites. Tout d'abord, la question du style de l'auteur, dont la conception évolue à l'époque, rend impossible l'« exacte reconstitution de l'œuvre ». Le style est en effet associé à la personnalité de l'écrivain, il est un « idiome qui constitue une part inaliénable de la personnalité »³⁰. Mais Bazalgette dénonce surtout les méthodes et pratiques des traducteurs les plus connus : il accuse Teodor de Wyzewa de couper les passages des textes originaux qui sont contraires à ses idées, et il dénonce le travail de « journaliste », au sens critique du XIX^e siècle, qui se cache derrière la suspecte fécondité des traductions de Mme Charles Laurent : « sa traduction consiste en une déformation consciente et constante de l'œuvre en sa totalité, en une trahison ininterrompue qui s'affiche à chaque page, presque à chaque ligne. Rien, absolument rien n'y subsiste de l'original »³¹. Mme Charles Laurent enfouirait le texte sous sa « phraséologie éminemment distinguée et parisienne »³². Elle « coupe tout ce qu'elle ne comprend pas, ou ce qui lui paraît difficile à rendre, ou ce qui choque son goût 'bien français' »³³. Le critique s'insurge contre l'argument « de mettre l'œuvre à la portée du lecteur français, de l'accommoder au 'goût national' »³⁴. Et c'est, en effet, l'argument que Mme Charles Laurent oppose à Giovanni Verga pour défendre l'une de ses traductions :

Le public français, très frivole et très léger, comme vous le savez, veut des traductions très littéraires, très claires, ne lui demandant aucun effort d'esprit ; le devoir du traducteur, tout en respectant la pensée de l'auteur, est de remettre à la portée de ces lecteurs paresseux et fuyants l'œuvre qu'il veut lui offrir ; il doit chercher à lui donner une forme choisie, sans essayer de traduire mot à mot, ce qui l'amènerait à faire un simple thème, un devoir d'écolier, impossible pour un public éclairé.³⁵

²⁹ A. Demeure de Beaumont, « Revues et Magazines : I. Emporium », *La Plume*, janvier 1899, p. 174.

³⁰ Léon Bazalgette, « Traduttore traditore », *La Plume*, 15 juin 1901, p. 456.

³¹ *Ibid.*, p. 458.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, p. 459.

³⁴ *Ibid.*, p. 460.

Elle masque ainsi les libertés sous un argument pseudo-littéraire, qui dissimule une théorie bien plus journalistique que littéraire. Ce raisonnement contraste avec la modestie de Vittorio Pica, qui s'excuse régulièrement des limites de ses traductions :

Une traduction en prose, même fidèle, de ces odes ne peut qu'en donner une idée fort pâle et fort incomplète ; cependant je m'essayerai à en traduire une des plus belles et des moins longues, *Ruit hora*, et je m'efforcerai de me conserver, autant que possible, près du texte italien.³⁶

Lisez ces deux sonnets, qui, hélas ! perdent tant de leur parfum original dans ma traduction : ne sont-ils pas vraiment magnifiques de féminité et de sensualité profonde ?³⁷

Le contexte de ces différentes traductions n'est évidemment pas le même que dans le cas de Mme Charles Laurent, puisqu'il s'agit avant tout de faire découvrir au public français de nouveaux auteurs, dans une rubrique informative. De plus, Vittorio Pica traduit de sa langue maternelle au français. En 1890, il donne d'ailleurs le texte de D'Annunzio avant sa traduction, assez littérale :

*Giova, o amico, nell'anima profonda
Meditare le dublie sorti umane,
Piangere il tempo, ed oscurar di nane
Melancolie la dea terra feconda ?*

A quoi sert, ami, au très fond de l'âme – méditer les douteuses destinées humaines, - pleurer le temps et obscurcir de vaines – mélancolies la terre, déesse féconde ?³⁸

On peut également commenter les traductions de D'Annunzio par Victor Barrucand et les comparer à la fois au texte original et à la version de Georges Hérelle. Contrairement à Hérelle, et surtout à Brunetière, Victor Barrucand considère que la prose de D'Annunzio est « de la belle prose française aux effets littéraires et qui doit sonner plus étrangement aux oreilles italiennes qu'aux nôtres, car les tours de notre syntaxe y sont habituels et l'œuvre pourrait se traduire mot à mot dans notre langue. Il en va de même pour les livres précédents de M. D'Annunzio, qui ne

³⁵ Lettre du 16 juin 1899 de Mme Charles Laurent à Giovanni Verga, citée par Anne-Rachel Hermetet et Frédéric Weinmann dans *Histoire des traductions en langue française au XIX^e siècle*, 1815-1914, chapitre VII, « Prose narrative », « Après 1880. Le temps du cosmopolitisme », dir. Yves Chevrel et Christine Lombez, Verdier, 2012, p. 629, à propos de la traduction dans *Le Temps de Maître Gésualdo*.

³⁶ Vittorio Pica à propos de Giosué Carducci dans *La Revue Indépendante*, « Chronique littéraire italienne », mars 1887, p. 354.

³⁷ *Ibid.*, à propos de la comtesse Lara, p. 359.

³⁸ Vittorio Pica, « Chronique de Venise. Gabriele D'Annunzio », *La Revue indépendante*, octobre 1890, p. 98.

comportent aucune difficulté de traduction, mais la langue de M. Fogazzaro, par exemple, révèle un génie latin plus particulier. »³⁹

A volta a volta l'una reclinava la fronte su l'omero o sul petto dell'altra, mentre l'ombra agguagliava la diversità dei volti e confondeva le tre anime in una sola. [...] E scambiarono uno sguardo ch'ebbe la violenza d'una illuminazione repentina. E, mentre saliva dalla profondità delle loro anime turbate un sentimento ignoto ch'era privo della dolcezza primiera, esse conobbero alfine in quello sguardo tutta la loro grazia declinante, e qual fosse il contrasto delle loro sembianze illuminate dal medesimo sangue, e quanta notte si raccogliesse nel volume d'una capellatura addensata come un castigo su una nuca troppo pallida, e le meravigliose persuasioni espresse dalla curva di una bocca in silenzio, e l'incantesimo tessuto come una rete dall'ingenua frequenza d'un atto inimitabile, ed ogni altro potere.⁴⁰

Insensiblement l'une inclinait son front sur l'épaule ou la poitrine de l'autre, pendant que l'ombre égalait la diversité des visages et confondait les trois âmes en une seule. [...] et elles échangèrent un regard qui eut la violence d'une illumination subite. Et, pendant que montait de la profondeur de leurs âmes troublées un sentiment inconnu, privé de la douceur première, elles connurent enfin dans ce regard toute leur grâce déclinante et quel était le contraste de leur ressemblance illuminée d'un même sang, et quelle nuit palpait dans le volume d'une chevelure pesante comme un châtiment sur une nuque trop pâle, et les merveilleuses persuasions exprimées par le pli d'une bouche en silence, et l'enchantement ourdi comme un réseau par l'ingénue fréquence d'un geste inimitable, et tout autre pouvoir...⁴¹

L'une d'elle inclinait le front sur l'épaule ou la poitrine de l'autre, tandis que l'ombre rendait égale la diversité de leurs visages et confondait leurs trois âmes en une seule. [...] échangèrent un regard qui eut la violence d'une illumination subite. Et, tandis que montait du fond de leurs âmes troubles un sentiment inconnu qui n'avait rien de la douceur première, elles connurent enfin dans ce regard toute leur grâce déclinante, et quel était le contraste de leurs visages illuminés par le même sang et toute la nuit ramassée dans l'épaisseur d'une chevelure appesantie comme un châtiment divin sur une nuque trop pâle, et les merveilleuses persuasions exprimées par la courbe d'une bouche muette, et l'enchantement tressé comme un filet par la fréquence ingénue d'un geste inimitable, et tous les autres pouvoir.⁴²

Dans ces extraits, Hérelle et Barrucand sont très proches du texte original. Dans sa correspondance avec Hérelle, D'Annunzio insiste beaucoup sur son désir d'une traduction « *alla lettera*, restituendo il periodo nella sua forma originale ogni volta che questa forma *non urta* la sintassi francese »⁴³. Il commente ainsi la traduction d'Hérelle en le félicitant pour certaines pages qui le satisfont tout à fait, et d'autres pages où il s'éloigne de la lettre, et où il ne reconnaît pas le

³⁹ Victor Barrucand à propos de *La Giocanda*, « Les Lettres italiennes », *La Revue blanche*, février 1899, p. 400.

⁴⁰ Gabriele D'Annunzio, *Le vergini delle rocce*, Milan, Mondadori, 1995, p. 6.

⁴¹ Victor Barrucand, « Les lettres italiennes. Les Vierges des Rochers », *La Revue blanche*, janvier 1896, p. 46-47.

⁴² Georges Hérelle, « Les Vierges aux Rochers », *Revue des Deux Mondes*, septembre 1896, p. 33-34.

⁴³ Lettre de D'Annunzio à Hérelle du 30 novembre 1893, à propos du *Triomphe de la mort*, *Carteggio D'Annunzio-Hérelle (1891-1931)*, dir. Mario Cimini, Lanciano, Rocco Carabba, 2004, p. 150.

véritable aspect de son oeuvre. Cela n'empêchera pas les nombreuses coupures et modifications qui touchent notamment *L'Intrus* et *Triomphe de la mort*. Brunetière écrit d'ailleurs à Hérelle au sujet du prologue des *Vierges aux rochers* le 21 juillet 1896 :

En vérité, comment D'Annunzio ne sent-il pas ce qu'il y a d'artificieux, de suranné, de romantique dans ce Prologue ? [...] Le Prologue est ennuyeux, voilà la vérité [...] On n'y comprend rien, à l'exception de quelques rédacteurs des jeunes *Revues*.⁴⁴

Or les prologues de D'Annunzio contiennent ses théories esthétiques, très proches du symbolisme, qui, si elles ne trouvent pas leur place dans les revues comme la *Revue des deux Mondes*, s'accordent parfaitement avec les « jeunes revues ». Il n'est donc pas étonnant que Victor Barrucand, contrairement à Hérelle, propose aux lecteurs de *La Revue blanche* une traduction complète et fidèle de la préface du *Triomphe de la mort*.

La traduction de la littérature italienne, même si elle reste relativement marginale dans les pages des petites revues fin-de-siècle, surtout dans les années 1890 et le début des années 1900, présente des enjeux importants. Les traductions officielles sont rares, comme le montre leur absence dans les collections de littérature étrangère du *Mercur de France*, de *La Revue blanche* et de *La Plume*. L'importation de la littérature italienne la plus moderne se déploie davantage dans les rubriques critiques, grâce aux réseaux européens qui se tissent entre les collaborateurs des différentes revues. Or le plurilinguisme semble tout aussi important que la traduction : il se déploiera notamment dans les revues en langue étrangère, ou revue multilingues, qui se développent au début du xx^e siècle, particulièrement en Italie avec *Poesia* de Marinetti, mais aussi dans d'autres revues moins connues comme *La Revue du Nord* ou *La Vraie Italie*.

Alexia Kalantzis (CHCSC)

⁴⁴ Lettre citée par Blaise Wilfert et Thomas Loué dans « D'Annunzio à l'usage des Français », art. cit., p. 105.